

LA SEMAINE SAINTE : UNE UNITE A L'ÉPREUVE DU TEMPS ET DE L'ESPACE

La semaine sainte, et de manière inclusive, le Triduum et la vigile pascale, constituent le cœur de l'année liturgique et l'expression déployée du mystère pascal. Objet de réforme liturgique avant même le concile Vatican II, la Semaine sainte a été rendue accessible aux fidèles, notamment en restaurant des horaires des célébrations en cohérence avec leur signification.

Cette revitalisation visait une meilleure participation des fidèles aux célébrations et s'appuyait sur la redécouverte théologique de l'unité du mystère pascal du Christ, lequel est au cœur de la foi chrétienne : « si le Christ n'est pas ressuscité, notre proclamation est sans contenu, votre foi aussi est sans contenu » (1 Co 15, 14).

En 2003, le Service national de la catéchèse avait engagé une réflexion intitulée *Aller au cœur de la foi, questions d'avenir pour la catéchèse ?* Prenant appui sur le déroulement de la vigile pascale, elle avait trouvé un écho important auprès de nombreuses communautés chrétiennes.

Pourtant, la participation actuelle des chrétiens aux célébrations paroissiales demeure incertaine et interroge les responsables pastoraux. Par ailleurs, on voit aussi des chrétiens convaincus qui passent la semaine sainte dans un monastère, voulant honorer, par ce choix, sa dimension spirituelle de « retraite ».

Si la richesse de la semaine sainte n'est pas à démontrer, comment se fait-il qu'elle soit si peu perçue dans son unité ? Quels pourraient-être les ressorts de signification à mettre en valeur qui rendraient un tel déploiement de la liturgie de l'Église, pertinent pour aujourd'hui ? Ce questionnement ne cherche pas à donner des « recettes liturgiques » pour rendre les célébrations plus attractives (!) mais à réfléchir aux résonnances potentielles de la semaine sainte pour nos contemporains.

Un regard sur les pratiques actuelles nous conduira à nous interroger sur les significations de la semaine sainte, ouvrant le champ à une réflexion théologique sur la manière de la célébrer aujourd'hui.

SOMMAIRE

I REGARD SUR LES PRATIQUES

Une semaine sainte surchargée ? Serge Kerrien

Hypertrophie du Triduum ? Bénédicte Ducatel

L'onction à Béthanie dans le contexte de la semaine sainte, Olivier Bourion

Difficultés ressenties lors de la semaine sainte, Marie-Pierre Ritzenthaler

II RÉSONANCES DE LA SEMAINE SAINTE DANS LA VIE CONTEMPORAINE

L'expérience existentielle et symbolique de la pérégrination, Soeur Bénédicte de la croix

Célébrer la semaine sainte en « zone périurbaine », Gilles Drouin

III CÉLÉBRER LA SEMAINE SAINTE AUJOURD'HUI

Temps personnel, temps pascal, Christian Salenson

« Détendre la sacramentalité » de la semaine sainte, Arnaud Toury

Une semaine sainte surchargée ?

Par Serge Kerrien

Avec ses célébrations liturgiques et ses exercices de piété, la semaine sainte connaît une forte implication des fidèles. La tentation est grande de profiter de leur présence pour ajouter aux rites prévus, de nouveaux rites qui saturent l'espace rituel, et ce, à des fins pédagogiques.

L'intention de l'Église

Pendant la semaine sainte, l'Église porte une visée précise : faire vivre aux chrétiens les grands mystères de la rédemption pour qu'ils témoignent de leur foi au Christ, roi messianique et vainqueur de la mort. La distribution des rites, du dimanche des Rameaux à la nuit de Pâques, ne poursuit que cette seule fin. Chaque rite prévu, déployé avec la « noble simplicité » que réclame la liturgie, propose de rencontrer le Christ dans les différentes facettes de son mystère pascal. Chaque rite actualise la Pâque de Jésus dont il nous rend participants. La semaine sainte est un chemin sur lequel l'Église nous conduit pour une vie renouvelée.

Une surcharge rituelle ?

Dans sa sagesse, l'Église a balisé ce chemin rituel. Elle évite une trop grande rigidité qui en ferait un exercice désincarné, et un encombrement qui rendrait la perspective invisible, le chemin impraticable. L'écueil existe de rompre cet équilibre en surajoutant des rites nouveaux, en en survalorisant d'autres. Ainsi, est-il vraiment pertinent de proposer aux enfants de faire leur première communion au soir de la Cène ? La réponse est clairement non. Il s'agit d'abord de leur faire vivre avec l'Église, le mémorial de l'institution de l'Eucharistie. Ils reliront et approfondiront ensuite la célébration qu'ils auront vécue et qui donnera tout son sens à leur première communion, quelques semaines plus tard.

La même question peut se poser pour le rite du lavement des pieds. Il prend parfois une telle ampleur, à la limite du spectacle, que les autres rites apparaissent secondaires. Or le *Missel romain* rappelle qu'« on procède au lavement des pieds, là où, pastoralement, il semble bon de le faire ». En clair, ce n'est pas le rite essentiel de la messe du jeudi saint. Et, si on le met en œuvre, c'est avec simplicité. Quant à la vigile pascale, rompre son équilibre rituel conduit à l'indigestion.

Ainsi, le trop est souvent l'ennemi du bien. Au lieu de conduire les fidèles au sommet de l'année liturgique, un chemin encombré les détourne du but recherché. Il provoque une lassitude qui finit par décourager la participation au lieu d'attiser la foi.

Hypertrophie du Triduum ?

Par Bénédicte Ducatel, *Collaboratrice à Magnificat*

Lundi, mardi, mercredi saints : trois jours sans relief, coincés entre la ferveur du dimanche des Rameaux et la splendeur du Triduum pascal ? Trois jours qui font partie de la Semaine sainte sans y jouer un rôle prépondérant, trois jours qui ont leur mot à dire.

Mise en place

Après avoir franchi le seuil de la semaine sainte le jour des Rameaux, nous sommes conviés par l'Église à suivre le Christ « dans sa passion jusqu'à la croix pour avoir part à sa résurrection et à sa vie ». Les trois premiers jours de la semaine sainte ont donc cette vocation propre de nous acheminer vers le Triduum. Ils ne célèbrent pas le « passage » lui-même, mais ils en préparent la célébration, tout comme dans la vie de Jésus ces jours ont été l'ultime mise en place des conditions de ce passage.

La liturgie

Non seulement les lectures des messes quotidiennes évoquent les préparatifs de la Passion à travers la trahison de Juda, mais elles mettent en avant la figure du Serviteur souffrant d'Isaïe qui culmine le vendredi saint. La liturgie des Heures, quant à elle, travaille sur les deux versants du mystère pascal. Mort et résurrection s'entrecroisent et se répondent tant dans la lecture suivie de la lettre aux Hébreux que dans les antiennes, les répons et les intercessions. Ces trois premiers jours et demi – car le Triduum ne commence que le jeudi soir – sont tout à fait au diapason de la semaine sainte, même s'ils ne retiennent pas l'attention de la même manière que les trois derniers.

Autres célébrations

Si les trois premiers jours semblent « inoccupés », ils offrent leur espace à d'autres célébrations. Tout d'abord, la messe chrismale placée le jeudi saint par le *Missel romain* peut être déplacée à un de ces trois premiers jours en un lieu et à une heure qui permettent le rassemblement d'un grand nombre de fidèles. Par ailleurs, au sein des paroisses, les catéchumènes pourront vivre la *traditio* du Symbole de la foi et du *Notre Père* au cours d'une des messes des trois premiers jours, permettant à la petite communauté de prendre conscience de l'importance de ces deux trésors de la foi.

Ces jours, apparemment en creux, s'offrent comme un tremplin pour accéder au Triduum. Comme dans la primitive Église où le « passage » n'était marqué que par la différence entre un jeûne sévère et la joie de l'eucharistie partagée et de la fête qui s'ensuivait, l'inouï du mystère pascal ne se laisse saisir que s'il trouve l'espace pour se dire et être entendu.

L'onction à Béthanie dans le contexte de la semaine sainte

Par Olivier Bourion

L'évangile du lundi saint est l'épisode de l'onction à Béthanie (Jn 12, 1-11). Pourquoi un tel choix ? Qu'apporte cette lecture en ce début de la semaine sainte ?

L'onction de Jésus dans l'évangile de Jean

Chacun des évangiles mentionne une onction de Jésus. Chez Matthieu (Mt 26, 6-13) et Marc (Mc 14, 3-9) la scène a lieu à Béthanie chez Simon le lépreux, peu après l'entrée messianique à Jérusalem. Une femme vient verser sur la tête de Jésus le contenu d'un vase d'albâtre. Les disciples sont indignés par ce gaspillage, car la somme représentée par ce parfum (300 deniers¹, précise Marc) aurait pu être distribuée aux pauvres. Mais Jésus interprète ce geste comme une bonne œuvre qui anticipe son ensevelissement.

Le récit de Luc (Lc 7, 36-50) se déroule bien avant la Passion. Jésus se trouve à table chez un pharisien nommé Simon. Une femme pécheresse survient et se tient aux pieds du Seigneur qu'elle arrose de ses larmes, essuie de ses cheveux, embrasse et oint de parfum. Ce geste est interprété par Jésus comme un signe d'amour lié au pardon des péchés.

La version johannique semble puiser à ces deux traditions, tout en précisant le nom de la verseuse (Marie de Béthanie) et le poids du parfum (une livre, c'est-à-dire environ 320 g). Comme chez Matthieu et Marc, l'onction a lieu au moment de la Passion (mais cette fois avant l'entrée à Jérusalem). Cependant, comme chez Luc, ce n'est pas sur la tête de Jésus, mais sur ses pieds, qu'elle s'effectue. L'onction sur la tête fait penser à celle des rois d'Israël et revêt donc une portée messianique. Mais l'onction sur les pieds est beaucoup plus inattendue, car ce sont les pieds d'un mort qui reçoivent habituellement ce traitement.

Un récit préliminaire à la Passion johannique

Chez Jean, l'onction à Béthanie intervient avant le récit proprement dit de la Passion, qui ne s'ouvre véritablement qu'au chapitre 13 avec la scène du lavement des pieds. Jésus vient de ressusciter Lazare – dernier des sept signes qui structurent la première partie du récit johannique. Après notre passage, il fera son entrée à Jérusalem (Jn 12, 12-19) pour y annoncer solennellement sa passion et sa mort (Jn 12, 20-36) et le « livre des signes » se terminera par un discours conclusif. A partir du chapitre 13 commence le « livre de l'heure » où Jésus, après un long discours d'adieu (Jn 13-17) entre dans sa passion pour donner librement sa vie et traverser la mort (Jn 18-20).

Le choix de ce début du chapitre 12 pour ouvrir la semaine sainte n'est donc pas le fruit du hasard. Il inaugure une série chronologique cohérente. Nous sommes six jours avant la Pâque (Jn 12, 1) qui, d'après la chronologie du quatrième évangile, tombe cette année-là un samedi (Jn 19, 31). Les anciens comptant chaque jour entamé comme un jour entier, notre scène se déroule donc un lundi. L'entrée messianique à Jérusalem aura lieu « le lendemain » (Jn 12, 12), le dernier repas « avant la Pâque » (Jn 13, 1), et la mort de Jésus le jour de la Préparation (Jn 19, 31), c'est-à-dire le vendredi après-midi, au moment même où l'on égorge l'agneau pascal.

¹ Cela équivaut au salaire de 300 journées de travail d'un ouvrier des champs.

Une semaine sous le signe du corps, du repas et du parfum

Notre récit introduit trois motifs qui joueront un rôle capital tout au long de la semaine sainte :

Dès le départ, l'attention est focalisée sur le corps de Jésus. C'est lui qui est, en quelque sorte, le lieu liturgique de la semaine sainte. Après de lui, contrairement à Judas qui intervient en discréditant le geste de l'onction, les trois personnages positifs auxquels le lecteur est invité à s'identifier restent muets. La semaine sainte, elle aussi, est un temps de silence. Mais ce silence n'en est pas vraiment un, car, devant le corps de Jésus, le corps du croyant parle à son tour. Chacun des trois personnages exprime en effet une posture différente devant le corps du Christ : Marthe se consacre toute entière à son service (littéralement, elle assure la « diaconie »), Marie l'honore de tout son être, Lazare communie avec lui dans un même repas comme Jésus le fera avec ses disciples après sa Résurrection. Cette communion entre Jésus et Lazare ira d'ailleurs bien plus loin, puisque les grands prêtres, voyant les foules confluier vers Jésus, décident de faire mourir aussi Lazare qui devient donc, à peine ressuscité, le modèle du martyr chrétien !

Le deuxième motif important est celui du repas. Sa signification est ambiguë puisqu'il s'agit à la fois d'un repas de retrouvailles avec un ressuscité, Lazare, et d'un repas d'adieu avec un futur crucifié, Jésus, dont l'onction des pieds évoque clairement la mort. Le repas du lundi saint est à la fois une anticipation de la Cène et du repas pascal où Jésus, à son tour fêtera ses retrouvailles avec ses disciples. Dans l'évangile de Jean, mort et Résurrection constituent un seul et même événement. On peut aussi rapprocher l'onction des pieds de Jésus, relatée ici, du lavement des pieds au soir du jeudi saint. Cette fois (Jn 13, 1-15) c'est Jésus qui s'abaissera en déposant son vêtement (comme il déposera² sa vie) pour laver les pieds de ses disciples, anticipant ainsi symboliquement le geste de sa vie donnée.

Enfin, il est capital de noter qu'en ce début de la semaine sainte, toute la maison de l'Église est déjà remplie de parfum. Le soir du vendredi saint ce parfum sera versé bien plus abondamment encore (100 fois plus !) pour ensevelir le corps du crucifié (Jn 19, 39). Privilégiant ce qui est gratuit, superflu et démesuré, comme le souligne Alain Marchadour³, le geste de Marie nous invite à perdre à notre tour quelque chose de précieux pour que le Christ en soit honoré. Cette onction est d'ailleurs aussi la nôtre puisque, depuis le jour de leur baptême, les chrétiens respirent la bonne odeur du Christ. Après avoir traversé les eaux de la mort et avant de recevoir la lumière du ressuscité, ils ont été marqués du saint chrême. C'est cette huile parfumée que l'évêque va justement consacrer cette semaine au cours de la messe chrismale, et qui servira en particulier pour les baptêmes, les confirmations et l'ordination des prêtres. Une huile pour être imprégnés de la dignité du Christ. Mais aussi un parfum, pour que se répande, bien au-delà de la maison, la bonne odeur de l'Évangile.

² C'est le sens littéral du verbe *tithèmi* que Jésus utilise dans l'évangile de Jean pour évoquer le fait de donner sa vie pour un autre (Jn 10, 11.15.17-18 ; 15, 13).

³ Alain MARCHADOUR, « Venez et vous verrez », *L'Évangile de Jean*, Paris, Bayard, 2011, p. 321.

Difficultés ressenties lors de la semaine sainte

Par Marie-Pierre Ritzenthaler

Plus de cinquante ans après la promulgation de la Constitution sur la liturgie, les célébrations de la semaine sainte ne suscitent plus l'enthousiasme des fidèles des années 70. Est-ce la conséquence d'une baisse générale de la pratique ? N'est-ce pas aussi la conséquence d'une compréhension incomplète des rites et d'une organisation pastorale défailante ?

Une question de lieux

Avec la multiplication des regroupements paroissiaux, choisir le lieu où se dérouleront les célébrations de la semaine sainte est un casse-tête. Il faut tenir compte des distances à parcourir, du nombre de fidèles réunis, des attentes des uns et des autres. L'unité de ce temps liturgique, celle du mystère célébré, n'est-elle pas mise à mal par l'organisation tout au long de ces jours, d'un circuit à travers différentes églises ? Ne risque-t-on pas de « perdre » des fidèles qui attendront la célébration célébrée « chez eux » ? Que dire, quand pour honorer telle ou telle paroisse, on en vient à célébrer dans la salle polyvalente, parce que l'église est trop petite, ou trop froide, ou en travaux ? Que faire, face à des communautés qui régulièrement, célèbrent le jeudi saint dans un lieu, le vendredi saint dans un deuxième, et la vigile pascale dans un troisième ? Des églises attribuées à la convivialité, à la Passion, à la fête ?

Une question de temps

Une coexistence parfois difficile avec les vacances scolaires

Lors du weekend pascal, les vacances scolaires dispersent les paroissiens. A cette occasion, certains d'entre eux mettent leur pratique des sacrements aussi en vacances...

Des horaires de célébrations parfois inopportunes

Tenir compte des contraintes professionnelles et familiales amène parfois les responsables pastoraux à faire des choix contraires à tout bon sens, comme célébrer la vigile pascale alors qu'il ne fait pas encore nuit.

Apprivoiser la durée de certaines célébrations

On assiste parfois à des célébrations amputées de rites ou de lectures. La vigile pascale, par exemple, perd son caractère de veillée si on refuse de déployer la longue liturgie de la Parole au cours de laquelle les chrétiens relisent l'histoire du Salut.

Difficulté à faire saisir l'unité de la semaine sainte à des fidèles occasionnels

Enfin, il s'agit aussi d'inviter les chrétiens à entrer dans une semaine où l'Église donne à vivre en peu de jours, un grand nombre de célébrations différentes. Les fidèles plus occasionnels n'y voient plus un itinéraire à vivre, mais une palette de propositions parmi lesquelles ils font un choix.

Une juste mise en œuvre des rites

Chaque célébration de la semaine sainte est originale dans ses rites. Et c'est par la répétition de ces rites que d'année en année, les chrétiens entrent toujours plus au cœur du mystère pascal. Nous en citerons quelques-uns :

Les processions

Dans les célébrations de la semaine sainte, nous sommes invités à vivre une succession de processions qui ne sont pas des marches désordonnées.

Le dimanche des Rameaux, palmes à la main, les fidèles marchent derrière la croix, ornée d'un rameau.

Lors de la vigile pascalle, ils marcheront derrière le cierge pascal. Il ne s'agit pas de devancer la croix ou la lumière. Cette discipline symbolise la marche que nous faisons à la suite du Christ.

Célébration de la Cène

Bien qu'une grande et belle table dressée soit signe de partage et de convivialité, il y a des lieux qui s'y prêtent moins : attention à la mise en scène !

Lavement des pieds ou lavement des mains

Parce qu'il n'est pas pratiqué dans la vie courante, si ce n'est dans les hôpitaux et les maisons de retraite, le geste du lavement des pieds surprend, au point que certains le remplacent par le lavement des mains...

L'adoration de la croix le vendredi saint

Il y a des lieux où l'on ne comprend plus la longue procession des fidèles pour s'avancer vers la croix, et où seuls le prêtre et les autres ministres vénèrent la croix.

La célébration des sacrements de l'initiation chrétienne au cours de veillée pascalle

Même si la nuit pascalle est le temps qui convient à l'initiation des catéchumènes, cela ne va pas sans causer des difficultés. D'une part, les familles de catéchumènes sont rarement familières des célébrations chrétiennes, *a fortiori* d'une vigile pascalle dont la durée peut les décourager. D'autre part, les pratiquants redoutent l'étirement démesuré d'une célébration déjà longue.

Lectures

Les nombreuses lectures de la semaine sainte rebutent parfois les fidèles, au point qu'ici ou là, on voit des textes supprimés ou raccourcis. Certains textes de l'Ancien Testament sont rudes à entendre (Is 50). D'autres sont longs, à l'image de la Passion, qui est lue non seulement le vendredi saint mais aussi le dimanche des Rameaux et de la Passion. Parfois, ce dimanche est réduit aux Rameaux...

Cette énumération des difficultés ressenties lors de la semaine sainte est loin d'être exhaustive. Il y a aussi des prises de parole et des rites annexes surajoutés, émanant d'une

mauvaise compréhension de ce que le Concile a nommé une « participation consciente, pieuse et active » (SC 48) des fidèles à la liturgie. La Lettre circulaire de la Congrégation pour le culte divin sur la préparation et la célébration des fêtes pascales, suggère, quant à elle, que

« Sans aucun doute, les difficultés de ce genre découlent avant tout d'une formation, jusqu'ici insuffisante, du clergé et des fidèles sur le mystère pascal en tant que centre de l'année liturgique. »

II RÉSONANCES DE LA SEMAINE SAINTE DANS LA VIE CONTEMPORAINE

L'expérience existentielle et symbolique de la pérégrination

Sœur Bénédicte de la croix

« *Compagnons, nous faut cheminer/Sans faire demeure.* » ces vers dans le chant du pèlerin de Compostelle expriment la dynamique de notre condition humaine. Quoi de plus symbolique que la marche ? Sans cesse la liturgie nous déplace, elle nous institue chercheurs de Dieu pour la multitude. Dans le sillage du Christ, cap sur le Père !

L'homme en marche

Abordons la semaine sainte en restant au ras du sol, ce sol que Jésus est venu fouler durant une trentaine d'années pour être « Dieu-avec-nous ». « Il marche, écrit le poète. Sans arrêt il marche. Il va ici et puis là. Il passe sa vie sur quelque soixante kilomètres de long, trente de large. Et il marche. Sans arrêt. On dirait que le repos lui est interdit⁴. » De cette allure, de cet élan qui l'entraîne irrésistiblement vers son Père, la liturgie pascale garde vive l'empreinte. En voici quelques traces...

Déplacements ritualisés

La grande semaine débute par une procession, celle des Rameaux. À la suite des foules de Jérusalem, les croyants se mettent en route, acclamant le Christ, fils de David. Plus que jamais, c'est par nos pieds que nous devenons croyants, ces mêmes pieds qui seront lavés le jeudi saint.

Le vendredi saint, nombre de paroisses organisent des chemins de croix. Quitter nos idées, emprunter le rude chemin de l'incarnation permet de rendre visible dans nos campagnes et nos cités cet ultime parcours, jusqu'à l'extrême de l'amour. À notre tête, « l'homme qui marche est ce fou qui pense que l'on peut goûter à une vie si abondante qu'elle avale même la mort⁵. »

« Voici la nuit où tu as tiré de l'Égypte nos pères, les enfants d'Israël, et leur as fait passer la mer Rouge à pied sec ; nuit où le feu de la nuée lumineuse a repoussé les ténèbres du péché... » Durant la vigile pascale nous suivons le cierge, au chant de l'*Exultet*. Les saintes femmes nous ont précédés, courant à perdre haleine vers le tombeau, vide.

Passer de ce monde au Père

Que célébrons-nous d'essentiel lors de cette sainte semaine ? Saint Augustin répondait : un passage, le passage de Jésus au Père à travers sa Passion et sa Résurrection. En quoi ce passage nous concerne-t-il ? Non seulement Jésus nous entraîne dans ce dynamisme de retour à la source de toute existence mais la trajectoire qui est la sienne peut donner sens à nos multiples exodes, symbolisés par les déplacements effectués en liturgie.

⁴ Christian BOBIN, *L'homme qui marche*, Bazas, éd. Le temps qu'il fait, 1995, p. 7.

⁵ *Ibid*, p. 32.

En quoi nos rites viennent-ils éclairer et questionner la condition humaine ?

Indépendamment des techniques modernes, la vie déplace : naissance d'un enfant, promotion, chômage, maladie. Ces périodes peuvent laisser un goût de vide pour ceux dont l'existence est marquée au coin par l'absurde. Ils peuvent aussi dessiner un itinéraire pascal.

Face à un scribe qui exprime son désir de le suivre, Jésus répond : « Les renards ont des terriers, les oiseaux du ciel ont des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas d'endroit où reposer la tête. » (Mt 8, 20.) Le lieu du Fils, c'est le sein du Père. Ici-bas, il n'est que de passage, un passage essentiel où Dieu apprend la vie de l'homme jusque dans la souffrance et la mort.

Le Seigneur vient nous révéler que notre existence a du sens. Elle est tout à la fois orientée vers le Père, notre « étoile polaire », et dense de signification parce que tissée d'un amour parfaitement gratuit qui ne demande qu'à porter du fruit dans chacune de nos destinées. Une invitation à mettre nos pas dans celui de l'Unique Liturge. N'est-ce pas ce que nous faisons dans chacune de nos célébrations ?

Pérégriner

Quelles motivations conduisent des personnes à venir frapper à la porte des abbayes ? Cet « exil » choisi, limité dans le temps, nous renvoie aussi à tous ceux qui, par nécessité vitale, abandonnent tout pour prendre la route.

« Va vers toi-même. » (Gn, 12, 1)

Voici quelques témoignages de ces « migrants » volontaires interrogés sur la rupture opérée pour venir séjourner dans un monastère :

- « Rupture dans le déplacement : le temps du voyage est aussi mystérieux » ;
- « C'est une invitation à sortir de soi » ;
- « Ce changement de rythme, en rupture totale avec le quotidien, ne va pas toujours de soi. Souvent, il me 'déboussole' » ;
- « Au-delà du déplacement géographique qui déjà me prépare à ce temps particulier, il y a un remue-ménage intérieur qui s'effectue » ;
- « Comme si dans mon silence et ma coupure, je rejoignais l'univers entier » ;
- « Je viens me dénuder, me défaire de ce qui m'encombre, m'entrave pour aller plus loin, plus profondément. Et c'est bien là que je me trouve telle que je suis : fragile passante, devant garder toute conscience de ne point gaspiller ce temps qu'il m'est donné de parcourir sur la terre » ;
- « Il n'y a pas de rupture pour moi mais lien, liens ».

« Ils aspirent à une patrie meilleure, celle des cieux » (Hb. 11, 16)

Il ne s'agit pas de vouloir récupérer la souffrance de tant de nos frères et sœurs en humanité qui, du jour au lendemain, partent vers un ailleurs, empruntant les routes périlleuses de l'exil. Mais nombreux sont les traits d'union entre ces personnes et celles qui cherchent Dieu en quittant leur confort et leurs habitudes, même pour quelques heures. En rejoignant un lieu de prière, leur vie devient liturgie.

Le mouvement est profondément gravé dans l'image de Dieu qui nous habite, notre « tournure filiale » selon la belle expression du père Christian de Chergé. « L'humain est ce qui va ainsi,

tête nue, dans la recherche jamais interrompue de ce qui est plus grand que soi⁶. » Puissent nos célébrations et nos bras rester suffisamment ouverts à l'au-delà de tout, au premier venu, pour que chacun puisse reconnaître celui qui est chemin, vérité, vie. « Notre cœur n'était-il pas brûlant en nous, tandis qu'il nous parlait sur la route et nous ouvrait les Écritures ? » (Lc 24, 32)

« Qui cherchez-vous ? » Une question essentielle qui met l'homme en vocation de chercheur, de marcheur, de passant et de passeur, de PAQUE⁷. »

Lectures complémentaires :

Christian BOBIN, *L'Homme qui marche*, le temps qu'il fait 1995 ;
Louis-Marie CHAUVET *Le corps chemin de Dieu les sacrements* Bayard *Theologia*, 2010 ;
Christus L'exil arrachement et enracinement Avril 2011 n° 230 ;
Frédéric GROS, *Marcher, une philosophie*, Flammarion Champs essais, 2011.

⁶ C. BOBIN, *L'homme qui marche*, p. 10.

⁷ Christian de CHERGE, *L'autre que nous attendons*, Homélie du père Christian de Chergé (1970-1996), Les cahiers de Tibhirine, 2, Abbaye Notre Dame d'Aiguebelle, 2006, p. 414.

Célébrer la semaine sainte en « zone périurbaine »

Par Gilles Drouin

On parle peu de ces zones ni vraiment rurales, ni urbaines, des zones grises qu'on qualifie volontiers du vilain mot de périurbain. Elles sont constituées de populations mélangées, agriculteurs autochtones, habitants des lotissements pavillonnaires fuyant la banlieue ou les quartiers trop chers des grandes villes. Avec eux, nous avons célébré la semaine sainte.

Célébration de la messe chrismale

Dans le diocèse d'Évry, nous avons fait le choix d'anticiper la célébration de la messe chrismale, et de la célébrer assez tard en soirée, afin de permettre à beaucoup de baptisés d'y participer. Malgré les affres des transports, la cathédrale est pleine le soir de la messe chrismale. Cette célébration de l'Église, née de la Pâque du Christ, a un côté pentecostal : le monde entier est là, coloré, chamarré, dans une belle diversité. La messe chrismale prend le visage d'une Épiphanie, reflet de l'unité profonde du peuple pour lequel Jésus a donné sa vie, une unité sacramentelle et pascale.

Les pauvres au pied de la Croix

La plus importante prison d'Europe, Fleury-Mérogis, est située dans le diocèse d'Évry. L'an passé, nos paroisses ont célébré le chemin de croix avec un livret dont les textes et les images avaient été réalisés par des détenus. Ce fut un signe très fort, tant de la communion par-delà les grilles et les portes des cellules, que de la réalité de la compassion du Christ à toutes les misères, à tous les enfermements.

Le vendredi soir, la fréquentation de l'office de la Passion est en nette hausse depuis des années. Le geste de l'adoration de la Croix ne se traduit plus seulement par un simple contact furtif, mais par un enlacement, une embrassade, un agenouillement, comme Marie Madeleine aux pieds de son Seigneur. Ce sont les pauvres qui viennent déposer à la fois leur douleur mais surtout leur amour, au pied de la Croix de leur Seigneur. Sont là, des femmes qui élèvent souvent seules leurs enfants, des hommes entre chômage et petits trafics...

La renaissance pascale

La vigile pascale, paradoxalement moins fréquentée qu'il y a quelques années, est désormais fortement marquée par la présence dans la communauté, des catéchumènes et de leurs familles. En effet, elle est l'occasion dans notre diocèse de célébrer les trois sacrements de l'initiation chrétienne. C'est une grâce pour ces communautés souvent essoufflées, d'accueillir cette moisson de chrétiens venus d'ailleurs, puisque beaucoup de nos catéchumènes sont d'origine africaine ou antillaise. Leur accueil est souvent chaleureux. Ces nouveaux venus apportent de leur côté, une fraîcheur propre à revitaliser un vieux tronc fatigué.

Pâques se donne, en périurbain comme ailleurs, dans un clair-obscur que nous avons à accueillir et à laisser fructifier.

Temps personnel, temps pascal

Par Christian Salenson

L'homme vit dans le temps séquencé de l'histoire mais le mystère pascal transcende l'histoire et fait irruption comme temps de Dieu dans le temps de l'homme, récapitulant dans l'unité, le mystère de la mort vaincue par la vie.

Unité du mystère pascal

« Le Christ est ressuscité sur la croix ». Cette phrase de saint Athanase suffit à indiquer l'unicité du mystère pascal que le séquençage temporel de la semaine sainte pourrait faire perdre de vue. Le mystère pascal est un. Cyrille de Jérusalem l'exprimait pour ses néophytes : lors du bain baptismal, « au même moment tu mourrais et tu naissais ». Dans l'expérience pascale vécue, cette même unité est présente. Paul ne dit pas « j'ai été faible et je serai fort », mais il marque bien la concomitance : « quand je suis faible, c'est alors que je suis fort », toutes fragilités confondues. Ainsi le mystère pascal, dans la mort et la résurrection de Jésus, dans la célébration liturgique du bain baptismal ou dans l'expérience de la vie se présente comme un mystère inséparable. La mort et la vie sont dans une étroite inséparable. Le symbole de la croix aurait vocation à représenter cette unité mort/vie avec la victoire de la vie, sauf que nous avons perdu l'unicité du symbole, comme en témoignent les représentations iconographiques de la période moderne. Nos christes en croix, exclusivement souffrants, ne disent pas vraiment l'unicité du mystère.

Le temps de l'homme perçu comme morcelé

Au cours de la semaine sainte, la liturgie déploie en un temps relativement bref les divers « moments » de cet unique mystère. Elle rejoint ainsi l'inscription temporelle de l'être humain et son besoin de signifier chacun des aspects de l'expérience pascale. Le temps de l'homme est morcelé particulièrement en notre époque. L'être humain, dans sa conscience, distingue les étapes de l'expérience. Chacun peut reprendre à son compte ce que dit l'ecclésiaste : il y a un temps pour tout, un temps pour connaître l'épreuve et un temps pour renaitre, un temps pour mourir et un temps pour vivre, un temps pour célébrer liturgiquement la Pâques et un temps pour la vivre existentiellement. Ainsi, chaque moment semble succéder à un autre au détriment parfois de ce qui fait l'unité de l'ensemble et de l'imbrication des expériences les unes dans les autres. En effet, le moment où quelqu'un renait à la vie nouvelle porte en lui-même le temps de l'épreuve. La vie renait d'un échec mais la renaissance porte en elle l'épreuve d'où elle surgit. N'est-ce pas la symbolique de la permanence des plaies sur le Ressuscité ? De même, l'épreuve porte en secret les germes de la résurrection. La vie nouvelle fermente aux profondeurs cachées de l'expérience douloureuse. Ainsi, le temps de l'homme paraît morcelé mais l'unité du mystère pascal de mort et de résurrection traverse l'ensemble. Jésus est ressuscité sur la croix !

Tout homme est associé au mystère pascal

« Nous devons tenir que d'une manière que Dieu connaît, tout homme est associé au mystère pascal », dit le concile Vatican II. La liturgie prend les chrétiens par la main et leur fait parcourir les divers moments du mystère pascal. En célébrant la Pâques du Christ, elle leur révèle combien leurs existences mortelles sont comme enchâssées dans la passion et la résurrection du Christ et elle les invite à consentir à ce mystère d'alliance. La liturgie les conduit ainsi, depuis l'onction de Béthanie et le lavement des pieds, deux gestes qui s'éclairent mutuellement. À travers eux, le chrétien apprend qu'il ne peut donner sa vie en toute liberté et jusqu'au bout que s'il a finalement accepté, fût-ce avec autant de résistances que Pierre, de se laisser aimer... De la Cène, elle le conduit, « en passant par la Passion et par la croix, jusqu'à la gloire de la Résurrection », sans oublier le temps du silence du samedi saint. En chantant l'*Exultet* de la nuit de Pâques, il peut se reconnaître plongé dans la mort avec le Christ et participant déjà de sa résurrection.

Un double registre du temps révélé par la liturgie

La semaine sainte apprend à vivre sous un double registre du temps. Le temps de Dieu et le temps de l'homme. Dans le temps de Dieu, « Jésus est ressuscité sur la croix », ce que l'homme ne voit pas ! Quand je suis dans l'épreuve, je ne vois pas la vie nouvelle ! Mais le chrétien croit que « Tout est accompli ». Cette dernière parole de Jésus, cette ultime révélation le met sur le registre du temps de Dieu. L'homme habite le temps de Dieu quand il est dans l'espérance du « tout est accompli », y compris dans les moments d'épreuve. L'espérance rend présent le temps de Dieu dans le temps de l'homme.

La liturgie est elle-même, un mode particulier du temps qui tient uni le temps morcelé de l'homme et le temps de Dieu. La liturgie de la semaine sainte propose à la méditation, les divers aspects de l'unique mystère pascal. Elle accompagne le chrétien dans ce qui fait le cœur du mystère de toute vie. Mais le temps du rite transcende le morcellement du temps. La liturgie ouvre sur le temps unifié de Dieu. Elle lui fait entrevoir l'unité de temps du mystère pascal. La liturgie est sous ce double registre du temps morcelé de l'homme qu'elle accompagne et du temps unifié de Dieu qu'elle fait entrevoir : oui vraiment tout est accompli !

Le mystère pascal éclaire le mystère du temps. La croix surplombe le temps de l'histoire et arrache les êtres humains à Chronos, le dieu grec qui dévore ses enfants. Le mystère pascal embrase le temps de l'histoire, car le Christ est venu sauver le temps et le transfigurer en éternité.

« Détendre la sacramentalité » de la semaine sainte

Par Arnaud Toury

Reconsidérer la semaine sainte à la lumière d'une réflexion théologique issue de la sacramentaire permet de mieux la saisir dans son lien dynamique à l'année liturgique et à la célébration dominicale, transfiguration du temps.

« Détendre la sacramentalité »

Louis-Marie Chauvet a forgé cette expression⁸ pour montrer le piège d'une compréhension théologiquement trop étroite de ce qu'est un sacrement : le considérer uniquement pour lui-même et en lui-même, comme lieu de la grâce sacramentelle, tend à l'isoler de son rapport aux autres sacrements et aux sacramentaux. Or, si la sacramentalité d'un sacrement est bien transmise dans sa célébration, elle n'y est pas enfermée. Elle se déploie dans les liens de tous les sacrements entre eux, et plus largement dans toute la vie chrétienne marquée par le mystère pascal. Ainsi du baptême : la grâce baptismale travaille déjà le cœur des catéchumènes bien avant la célébration de leur baptême. Elle est célébrée et accueillie tout au long de l'itinéraire catéchuménal, particulièrement à travers les bénédictions, onctions, exorcismes et les liturgies de la Parole. Lorsque l'on parle, au sujet des baptisés, de vivre son baptême, il s'agit bien de l'ensemble de la vie chrétienne, marquée par l'eucharistie, la réconciliation, et aussi les temps de prière, les actes de charité, le témoignage, etc. Cette manière de penser évite le risque d'une focalisation excessive sur un sacrement et sa célébration. Elle permet de mieux percevoir la dynamique à l'œuvre dans une histoire sacramentelle bien plus vaste, qui précède tout sacrement et en découle.

Appliquer à la semaine sainte, l'expression « détendre la sacramentalité »

Une semaine sainte indissociable de l'année liturgique

Il est nécessaire d'approfondir le sens de la semaine sainte pour elle-même et en elle-même : cela permet de mieux en percevoir l'unité intrinsèque, dans l'articulation des différentes célébrations et de leurs spécificités. Cela permet également d'en goûter toute l'importance pour la vie chrétienne. Cependant, en rester là fait courir le risque d'une isolation, au moins inconsciente, de la semaine sainte par rapport au reste de l'année liturgique. Avec pour effet possible, une survalorisation de l'une par rapport à l'autre. Or, si le mystère pascal est bien célébré de manière particulièrement intense au cours de la semaine sainte, c'est bien l'année liturgique dans sa globalité qui permet progressivement aux fidèles d'y entrer dans toute sa largeur, sa longueur, sa hauteur, et sa profondeur... (Ep 3,18). Telle est, en tout cas, la conviction affirmée dans *Sacrosanctum concilium* :

« Notre Mère la sainte Église estime qu'il lui appartient de célébrer l'œuvre salvifique de son divin Époux par une commémoration sacrée, à jours fixes, tout au long de l'année. Chaque semaine, au jour qu'elle a appelé « jour du Seigneur », elle fait mémoire de la résurrection du Seigneur, qu'elle célèbre encore une fois par an, en même temps que sa bienheureuse passion, par la grande solennité de Pâques. Et elle déploie tout le mystère du Christ pendant le cycle de l'année, de

⁸ En particulier pour parler du sacrement du mariage : Louis-Marie CHAUVET, « Détendre la sacramentalité », *Le sacrement de mariage entre hier et demain* (coll. *Vivre, croire, célébrer*, série *Recherches*), Paris, éditions de l'Atelier, 2003, p. 236-243.

l'Incarnation et la Nativité jusqu'à l'Ascension, jusqu'au jour de la Pentecôte, et jusqu'à l'attente de la bienheureuse espérance et de l'avènement du Seigneur. » (SC 102)

Pour avoir une pleine intelligence de la semaine sainte, il convient donc de la considérer dans son rapport étroit et naturel à l'ensemble de l'année liturgique. Les autres semaines ne sont pas moins saintes, qui donnent de contempler le salut s'opérant au fil de l'histoire humaine ordinaire pour la conduire à son achèvement dans l'amour. Les solennités du Seigneur comme les fêtes des saints permettent de tenir le mystère pascal dans ses racines et ses conséquences, bien au-delà de sa réalisation historique dans la semaine menant à la Pâque de l'an 30.

Un Triduum à reconsidérer dans son rapport fondamental au dimanche

Il est notable, d'ailleurs, que la semaine chrétienne inaugurale n'est pas la semaine de la Passion, mais l'octave de Pâques qui s'étend du premier au huitième jour (Jn 20,19 et 26). La Semaine sainte, comme toute autre semaine, est inscrite entre deux dimanches : ce jour que le concile Vatican II a appelé à revaloriser comme jour primordial où les fidèles font « mémoire de la passion, de la résurrection et de la gloire du Seigneur Jésus » (SC 107). Nous sommes donc invités à reconsidérer les jours du Triduum dans leur rapport fondamental au dimanche. Cela nous incite à ne pas faire prévaloir de manière excessive la dimension stationnale des jours saints, leur représentativité symbolique propre (dernière cène le Jeudi saint, passion et mort le Vendredi saint, sabbat divin le samedi saint, résurrection à la vigile pascale) sur l'unité dominicale ordinaire : la célébration du jour du Seigneur tient les différents aspects du mystère du Christ dans leur unité fondamentale et leur permanente actualité. Ce qui implique de ne pas amputer le dimanche des rameaux de sa signification dominicale. Et aussi de réinvestir symboliquement le dimanche de Pâques dans sa totalité cérémonielle.

« Détendre la sacramentalité » de la semaine sainte, ce n'est pas en contester l'importance symbolique primordiale des jours saints, mais mieux percevoir comment le mystère du Christ que l'on y célèbre irrigue de façon dynamique l'ensemble de l'année liturgique. C'est aussi mieux comprendre comment la célébration hebdomadaire du jour du Seigneur assume la transcendance du mystère pascal par rapport au temps, pour nous ouvrir à l'éternel aujourd'hui de Dieu.

IV CONCLUSION

La semaine sainte unifie des réalités qui sont traversées par des oppositions : le temps est à la fois une continuité et un mémorial, l'espace liturgique reste permanent mais intègre le déplacement, l'assemblée se constitue d'individualités, les rites oscillent entre familiarité et étrangeté. Si la théologie peut rendre compte de l'unité du mystère pascal qui habite les célébrations de la semaine sainte, il n'en reste pas moins que les résonances avec la vie concrète des personnes ne peut se faire par décalque. La pratique ponctualiste lors de cette semaine rend plus difficile une expérience chrétienne unifiée du mystère pascal du Christ.

Pourtant l'unité du mystère pascal dans son expression liturgique n'est pas immobile mais constituée d'éléments vivants qui se répondent et mettent chaque fidèle en mouvement. Ne serait-ce pas en raison de sa capacité à tenir ensemble ce qui semble opposé, et à intégrer ces oppositions dans un mouvement dynamique et vivant, que la semaine sainte revêt une véritable portée sacramentelle et une pertinence actuelle ?